

Les évolutions de la tactique du moyen âge à nos jours. Troisième partie, 1900-1911

Autor(en): **Borel, E.-E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **57 (1912)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339418>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les évolutions de la tactique du moyen âge à nos jours

TROISIÈME PARTIE

1900-1911

Nous avons vu, dans les deux premières parties de cet aperçu, qu'au XIX^e siècle on avait passé à l'ordre dispersé dit individuel. Il nous reste à parcourir les onze premières années du XX^e siècle pour nous rendre compte des idées modernes.

Tout d'abord, il est intéressant de noter qu'au début du siècle l'armement de l'infanterie reste sensiblement le même qu'à la fin du précédent. En Allemagne, l'infanterie est armée du fusil Mauser 1898, 7,9 mm., en Autriche, du Männlicher 1895, 8 mm., en Angleterre, du Lee-Enfield 7,7 mm., en Belgique, du Mauser 1889 de 7,65 mm. La France se sert du Lebel 1886-93 de 8 mm., l'Italie du Paravicino Carcano 1891 de 7,62 mm., la Russie du Moisin Nagant 1891 de 7,62 mm. et la Suisse du modèle 1896 de 7,5 mm. Toutes ces armes sont construites pour tirer à 2000 m. La portée de quelques-unes atteint 4000 m., celles des autres 3000 à 3500 m. Le Lebel est à 8 coups à magasin, tous les autres à chargeurs de cinq coups, à l'exception du Lee-Enfield et de notre fusil suisse, qui sont à 10 et à 13 coups.

En 1900, l'artillerie allemande dispose de pièces de campagne 1896 de 77 mm., percutant 8000, fusant 5000 m., vitesse de tir 20 coups; d'obusiers légers de 105 mm., percutant 7000, fusant 5600. En Autriche on se sert du modèle 75/96 de 631 mm., percutant 5000, fusant 3750. En Italie du modèle 1880/1898 de 90 mm. modifié, et l'on étudie un modèle de 75 mm. En Russie on emploie le modèle 1895 de 87 mm., des mortiers de 15 et de 28 cm., des pièces de montagne de 63 mm. En France la pièce

de campagne modèle 1897 est du calibre de 75 mm., elle tire avec une vitesse de 20 coups, percutant à 5800 m., fusant à 5550; le canon court de 155 tire percutant à 6400 m.

La Suisse se sert encore de son ancien matériel de 84 mm., des canons de montagne de 75 mm., des pièces de position et des mortiers de 12 cm.; un nouvel armement y est à l'étude.

Les mitrailleuses en service sont: en Allemagne, la mitrailleuse Maxim 7,9 mm., sur traîneau ou voiture; en France les mitrailleuses Hotchkiss 8 mm., sur roues et affût, et Puteaux sur trépied et animal de bât et sur roues; les mitrailleuses Maxim employées en Angleterre utilisent les mêmes modes de transport. L'Italie emploie la mitrailleuse Perino, le Japon la Hotchkiss, toutes deux de 6,5 mm., l'Autriche la Schwartzlose de 8 mm., sur trépied et animal de bât. La Russie se sert du type Madsen, 7,62 mm., sur trépied et sur roues; la Suisse de la Maxim, 7,5 mm., sur trépied, à dos d'homme et sur animal de bât.

Dans toutes les armées on s'occupe activement de l'aérostation et l'on fait usage de ballons militaires captifs ou libres. Ce n'est pas là une nouveauté, puisque à la bataille de Fleurus et au siège de Mayence, en 1794, les troupes de la République française se servirent d'aérostats. On étudie aussi les cerfs-volants comme moyen d'établir des postes fixes d'observation, mais les expériences ne paraissent pas avoir procuré de résultats réellement pratiques.

On en était là, en résumé, au moment de la rupture entre la République du Transvaal et l'Angleterre en octobre 1899. La guerre dite Sud-Africaine fut avant 1900 la plus importante de celles où il ait été fait usage des armes modernes; aussi, lui a-t-on avidement demandé des enseignements, bien que l'un des belligérants n'ait eu à opposer à son adversaire que des *paysans armés* et non des troupes véritables. Les succès et la belle résistance de ces paysans ont démontré qu'une milice *même non instruite* mais sachant se servir de ses armes n'est pas un adversaire à mépriser. Il est certain que si cette milice eût été disciplinée par des exercices préalables et commandée, elle eût été un adversaire plus rude encore.

Il n'existe nulle part en Europe un personnel de combat semblable aux Boers, c'est-à-dire des hommes habitués dès l'enfance aux armes et au tir de la grande chasse, ne circulant jamais que montés et aptes par suite à se déplacer avec une très grande rapidité. Le terrain lui-même sur lequel les actions se sont déroulées

est aussi d'une nature très spéciale et a eu une influence considérable sur les combats et la conduite de la guerre.

Néanmoins, des points nouveaux ont été mis en évidence et d'autres, que l'on avait déjà fixés, ont été confirmés par les événements. Il ressort notamment de cette campagne qu'une troupe peu nombreuse d'infanterie peut tenir une position plus étendue qu'on ne le supposait, et, si le terrain s'y prête, repousser avec succès toute attaque frontale pour peu qu'elle sache user avec calme et sang-froid de son arme à répétition. Elle n'a aucun motif d'abandonner la place tant qu'elle est pourvue de munitions, à moins d'être tournée.

Le terrain battu par le feu de l'infanterie est difficilement praticable quelle que soit la formation employée, et toute troupe qui se présente massée dans le rayon d'action des armes modernes est vouée à la destruction.

De l'infanterie postée dans des abris convenables ne souffre pas du feu de l'artillerie de campagne qui n'a sur elle aucun effet *matériel* ; c'est pourquoi l'attaque n'a jamais pu commencer qu'après une très grande dépense de munitions. L'artillerie du général French sut si bien obliger l'infanterie boère à se cacher à la Modderriver que sa division de cavalerie formée en trois échelons put, en une seule charge, enlever la position que tenaient les tirailleurs boers égrenés au nombre de 900 sur un front de 4000 m. Il semblerait donc qu'il n'est pas nécessaire, pour produire un effet moral suffisant, que l'artillerie inflige des pertes, puisque les Boers ne perdirent en cette affaire qu'une vingtaine d'hommes.

La défensive passive ne mène à rien. Dépourvus de bayonnettes, les Boers n'ont que très rarement poussé leurs attaques à fond. Même autour de Ladysmith et durant tout le reste de la campagne, malgré bien des occasions propices, ils n'ont jamais su ou pu passer de la défensive à l'offensive. Ils avaient, suivant le comte Sternberg, officier autrichien qui combattit dans leurs rangs, « une discipline de feu remarquable ; laissant calmement approcher et avancer l'ennemi, ils visaient soigneusement et savaient admirablement prendre position pour la défensive dans laquelle l'insuffisance du commandement ne s'est jamais fait sentir ; ils n'ont pu passer à l'offensive parce qu'il faut pour cela de la cohésion et qu'ils manquaient d'organisation et de discipline et leurs officiers de pratique ».

L'infanterie montée ne possède aucune des aptitudes de la cavalerie avec laquelle il ne faut pas la confondre.

Les canons automatiques Maxim et autres de petit calibre ont été employés avec succès pendant la campagne. L'effet de leurs projectiles qui courent les uns après les autres et semblent se poursuivre est, paraît-il, particulièrement désagréable et impressionnant. S'ils sont dissimulés et agissent par surprise, ces engins peuvent être utiles, mais ils doivent être cachés à peine d'être détruits par l'artillerie.

L'artillerie a beaucoup de peine à déterminer la position de l'artillerie adverse tant que celle-ci ne la prend pas pour but.

L'infanterie ne doit pas, pour se déployer, avancer et ouvrir le feu, attendre que l'artillerie ait fait taire l'artillerie ennemie ou même, comme à Colenso, arrosé de ses projectiles tel ou tel secteur des positions occupées par l'adversaire; les deux armes doivent agir simultanément.

L'artillerie doit protéger et couvrir la marche en avant et le déploiement de l'infanterie et, à cet effet, battre de ses feux l'infanterie adverse afin de l'empêcher d'ouvrir le feu ou de le continuer. La plupart du temps elle ne s'occupera de l'artillerie ennemie que quand celle-ci deviendra gênante pour elle, ou pour les autres troupes amies.

Comme il est très difficile d'aborder une position de front on s'efforcera de la déborder, ce qui amènera la défense à étendre son front.

Ce sont là quelques-uns des points mis en évidence par la guerre sud-africaine.

En Europe, les combats de cette guerre et les essais que l'on a faits de la tactique boère ont été l'objet de vives discussions. Ils ont donné lieu à de nombreuses expériences à la suite desquelles on vit modifier ou simplifier les règlements d'exercice.

La guerre russo-japonaise ou guerre de Mandchourie, qui éclate au début de l'année 1904, vient confirmer les enseignements de la guerre du Transvaal.

Il convient de noter tout d'abord la brusque rupture des négociations diplomatiques par le Japon, rupture suivie de l'ouverture immédiate des hostilités. Ce même fait se reproduit en 1911 dans l'attaque de l'Italie contre la Régence turque de Tripoli et montre la nécessité pour toute nation qui ne veut pas

subir la loi de l'étranger d'être prête, et prête à chaque instant, à parer à toute éventualité.

Or tel n'était pas le cas pour la Russie. Reliée par une ligne ferrée de plusieurs milliers de kilomètres au théâtre des opérations, cette puissance ne put, au début des hostilités, opposer que des forces très inférieures en nombre à celles des Japonais, séparées pourtant par un bras de mer du terrain sur lequel elles allaient opérer. Prêtes depuis longtemps, celles-ci n'attendaient qu'un signal pour embarquer et se diriger sur le continent.

Ce fait est intéressant à constater, car la conséquence de cette situation initiale s'est fait sentir pendant la durée de la guerre tout entière. Dès le début des hostilités elle a déterminé le caractère que prendra la lutte dans chaque parti, de même que la longueur des lignes de communication explique la lenteur des opérations.

Les Russes, en effet, persistent pendant toute la campagne dans l'attitude défensive que les circonstances et leur optimisme les avaient obligés d'adopter au début. Les Japonais, au contraire, conserveront pendant la campagne entière l'attitude éminemment offensive qu'ils ont su prendre dès l'origine avec tant d'énergie. C'est à cette attitude tout autant qu'à la bonne préparation de leurs troupes qu'ils doivent leurs succès.

L'un des adversaires est pris au dépourvu, l'autre est prêt au point de vue matériel aussi bien qu'entraîné au point de vue militaire et à celui de l'*éducation morale*. C'est cette dernière qui fait désirer au peuple japonais tout entier la guerre comme une revanche de l'humiliation consacrée en 1894 par le traité de Simonesaki. En Russie, au contraire, la guerre n'est pas populaire et l'armée ne sent pas derrière elle l'enthousiasme qui soutient, encourage et aiguillonne les énergies.

Ces dispositions si différentes tout autant que les circonstances dans lesquelles s'ouvrirent les hostilités déterminent la tactique de chaque parti et donnent à la guerre son caractère particulier, celui d'une guerre de lignes et de positions.

Aussi ne devons-nous pas nous étonner de voir réapparaître des engins utilisés au moyen âge déjà, comme les *grenades*, et que l'on n'employait plus que dans la défense des places fortes. On se sert dans l'armée japonaise de grenades fabriquées à l'avance ; les cavaliers, comme autrefois ceux de Charles XII de

Suède, en sont munis. Les Russes improvisent la fabrication de ces engins qu'ils confectionnent au moyen de boîtes de conserves ou de douilles d'artillerie. On en enflamme la mèche au moyen d'allumettes ou de rugueux, et on les jette à la main dans les retranchements et sur les troupes ennemies afin de profiter du désarroi et de la panique ainsi causés pour s'emparer de la position.

Pour projeter des grenades plus puissantes, les Japonais ont employé des mortiers en bois au moyen desquels ils les lançaient à des distances de 100 à 200 m.

Si je ne fais erreur, les grenades apparurent pour la première fois au XV^e siècle et furent employées très couramment depuis, surtout au XVII^e, et notamment au siège de Vienne, en 1683, où la défense en fit un usage considérable. Dans toutes les armées d'Europe, il y avait à cette époque un certain nombre de grenadiers dans chaque compagnie et chaque escadron. Vers la fin du XVII^e siècle, au moment de leur suppression dans l'armée de campagne, on forma de ces hommes des *compagnies de grenadiers*, compagnies qui n'eurent plus rien à faire avec le lancement de la grenade.

Si ces engins, comme les ballons captifs, ont joué un rôle relativement important sur les lignes fortifiées et pendant le siège de Port-Arthur, il a été fait usage aussi, aux mêmes endroits, de projecteurs électriques destinés à fouiller le terrain, de fusées lumineuses pour l'éclairer et les défenseurs de Port-Arthur en ont obtenu des résultats satisfaisants.

Les ballons captifs n'ont pas donné tous les résultats attendus ; à Port-Arthur, notamment, les Japonais surent fort bien empêcher leur exploration en les enveloppant de nuages de fumée au moyen de leurs shrapnels.

J'ai mentionné les projecteurs et les moyens d'éclairer le terrain la nuit. La guerre de Mandchourie, comme celle du Transvaal, a fait ressortir de façon si évidente la puissance du feu que la nécessité des opérations de nuit est devenue inéluctable. Les combats et attaques de nuit ont pris une importance considérable ; je citerai ceux de Shankwaitsisan, Chaopu, de la Colline de l'arbre isolé ou Poutilow. A l'avenir ces actions deviendront plus fréquentes que par le passé, où pourtant elles ne sont pas rares, témoins Hochkirch en 1758, Laon et Etoges en 1814, Villersexel, le Bourget, Dijon en 1870.

Tandis que l'infanterie russe met toute sa confiance dans la puissance du feu et la force du terrain, ce qui l'amène à occuper des positions et à s'échelonner en profondeur derrière ces positions, l'infanterie japonaise cherche la décision par le feu et le mouvement.

Elle s'efforce, afin d'obtenir l'effet maximum du feu, de se déployer sur un large front, et avance par vagues successives vers son objectif en se servant de la pelle, non pas comme son adversaire pour fortifier un secteur de terrain et s'y terrer, mais comme d'un moyen de procurer un abri passager aux lignes qui cherchent à progresser. Arrivée à petite distance de la position de feu ennemie, si elle ne réussit pas à loger sur le flanc de celle-ci des détachements qui la prennent d'enfilade et la rendent intenable, elle attend la nuit pour prononcer une attaque frontale énergique et poussée à fond. C'est alors la grenade à main, le combat à l'arme blanche qui amènent la décision, si le feu de salve ou par paquets et la ruée à la baïonnette qui le suit ne brisent pas à très courte distance l'attaque de l'assaillant. Au cas où ce dernier est repoussé, il s'efforce de se cramponner au terrain. Il se terre sur place pour s'élancer de nouveau dès qu'il aura soufflé, ou après qu'à la faveur de l'obscurité, il aura été renforcé, ou quand le tir de son artillerie aura préparé un nouvel assaut.

L'infanterie japonaise se forme, en général, pour l'attaque, par unités accolées qui s'entr'aident et se soutiennent mutuellement; elle ne conserve que de faibles réserves sur les ailes. C'est au moyen de ces réserves ou de colonnes constituées à cet effet qu'elle s'efforce d'obtenir l'enveloppement.

Au stationnement et en marche l'infanterie japonaise se couvre au moyen de détachements mixtes.

Les Russes se servent aussi de ces détachements dans le même but. Mais, comme ils s'échelonner en profondeur pendant le combat et qu'à l'inverse des Japonais ils ne respectent guère les liens tactiques; comme ils laissent à leur réserve une grande partie de leur artillerie et que celle-ci n'intervient dans la lutte que par petites fractions successives, ils n'arrivent presque jamais à passer à l'offensive. Ils exécutent des assauts et des attaques vigoureux qui, bien souvent, ne sont pas soutenus par les échelons de l'arrière et ne procurent que peu de résultats. Le plus souvent la coopération de tous à l'obtention du but com-

mun laisse à désirer; maints échecs, et de durs échecs partiels, peuvent être attribués à ce manque d'entente et à l'absence du désir de s'entr'aider et de se soutenir mutuellement.

Il y a à ce point de vue des différences sensibles entre les deux armées, différences attribuables à l'éducation militaire des officiers comme aussi au caractère du haut commandement. Reliés tous deux avec leurs chefs de corps ou leurs divisions par le téléphone, le télégraphe et des estafettes, suivant le cas, le général Kouropatkine et le maréchal Oyama procèdent de façon toute différente. Tandis que le premier intervient dans les moindres détails, rompt sans scrupules les liens tactiques des unités et ne tolère aucune initiative chez ses subordonnés, le second n'intervient que par des directives et laisse ses sous-ordres libres du choix des moyens pour l'exécution de leur tâche.

* * *

Nous avons dit que les Russes employaient en général leur artillerie par fractions qu'ils n'engageaient la plupart du temps que successivement; il n'en est pas de même des Japonais. Ces derniers font entrer en ligne leur artillerie par groupes importants et dès le début de l'action chaque fois que c'est possible.

Au début de la campagne cette artillerie n'était munie de boucliers ni dans l'un ni dans l'autre parti. Une batterie russe s'en était confectionné pendant son transport sur le théâtre des opérations et, pendant la campagne même, l'armée japonaise en munit une partie de ses pièces. Dans les deux armées on s'est félicité de cette innovation.

Les fortes masses d'artillerie que les Japonais mettaient en action au début des combats de rencontre contrebattaient l'artillerie adverse et s'efforçaient de procurer le plus tôt possible à leur infanterie la supériorité du feu. Ce fut le cas surtout dans les premières batailles de la campagne, mais l'expérience de ces combats amena promptement l'artillerie russe à se servir de positions défilées et à utiliser le tir indirect à grande distance. Dès lors, l'artillerie japonaise n'est plus employée en masse que sur les points décisifs du champ de bataille, mais elle ne renonce pas aux positions d'où elle peut utiliser le tir direct bien qu'elle se serve couramment de positions défilées ou semi-défilées. Dans les assauts et les attaques elle accompagne de son feu l'infanterie jusque dans la position ennemie. Au contraire de l'artillerie russe

elle renonce à l'arrosage de secteurs de terrain ; elle préfère rechercher des buts déterminés. En relation constante au moyen du téléphone, de signaux et d'estafettes, tant avec le haut commandement de l'artillerie dans le secteur où elle est engagée qu'avec l'infanterie, elle est à même d'agir de concert avec les autres armes et de les soutenir.

Les Russes employaient les mêmes moyens de communication entre le commandement et les batteries.

L'emploi qu'ils firent des positions défilées amena leurs adversaires à se servir de batteries d'amorce placées convenablement pour inciter les batteries à dévoiler leur position. Les Japonais employèrent même de fausses batteries à cet effet, renouvelant la ruse des Espagnols à Santiago de Cuba, qui, au moyen d'un « big gun » en bois, arrêtaient longtemps les célèbres « rough riders » de Roosevelt.

Pendant la dernière partie de la guerre, et à Liao-Yang déjà, les Japonais regrettaient de ne pas disposer de pièces à tir courbe en assez grande quantité.

Dans toutes les batailles la consommation des munitions d'artillerie a été considérable.

* * *

La cavalerie ne paraît pas avoir rendu les services que l'on en attendait ni chez l'un, ni chez l'autre belligérant. Au point de vue du service des renseignements, elle s'est la plupart du temps montrée impuissante à renseigner de façon quelque peu précise sur la force et le stationnement des troupes adverses. Seules les patrouilles d'officiers ont pu, à différentes reprises, remplir leur mission de reconnaissance. Il n'y a pas eu pendant la campagne de rencontres de masses de cavalerie ou de grandes charges ; le fait est attribuable aussi bien à la nature du terrain et des cultures qu'à la qualité des cavaliers.

Quelques expéditions ont été faites dans chaque parti en vue d'interrompre ou de détruire les communications de l'adversaire. Elles ne procurèrent pas les résultats attendus. Il convient cependant de noter l'expédition des Japonais contre la ligne du trans-sibérien ; bien qu'elle n'ait réussi à détruire la voie ferrée que sur un petit espace, elle inquiéta à tel point le haut commandement russe que le général Kouropatkine immobilisa par la suite 8000 hommes pour garder sa ligne de communication.

Quant à l'expédition de Mitchenko sur les communications japonaises entre Liao Yang et Inkeou elle n'a aucun rapport avec les raids fameux de la guerre de Sécession. Ses troupes formaient une masse trop lourde pour agir avec la rapidité voulue et provoquer les effets de surprise et de destruction que l'on est en droit d'attendre d'une pareille entreprise sur une ligne de communication aussi étendue que celle de l'armée japonaise. Elle s'attarda à des combats de localités et ne remplit pas sa mission.

Par contre, les cavaliers des deux partis usèrent fréquemment du combat à pied. C'est ainsi qu'à Vafangou, par exemple, la cavalerie japonaise soutenue par sa propre artillerie et ses mitrailleuses, combat à pied à l'aile droite de l'armée et brise l'attaque enveloppante de l'infanterie russe.

Après cette bataille, la cavalerie russe du général Simonoff retarda de façon sensible la marche des Japonais victorieux et mit 23 jours pour céder soixante kilomètres de terrain¹.

Pendant la bataille du Chaho la cavalerie Rennenkampf arrivée sur la ligne de communication de la première armée ne songea pas un instant à détruire ou à s'emparer des magasins de Chaotao que seuls vingt-cinq réservistes japonais occupaient. Comme les troupes du général Rennenkampf n'étaient couvertes sur la rive gauche du fleuve que par un faible détachement de cavaliers qui s'attacha seulement à couvrir le passage du cours d'eau, elles furent prises sous le feu des mitrailleuses du prince Kanin qui causèrent l'échec de leur attaque.

A Chahopu, les cavaliers japonais pied à terre résistèrent avec succès aux attaques de l'infanterie russe qu'ils repoussèrent par le feu et en se servant de leurs explosifs *comme de grenades*.

* * *

Les mitrailleuses furent employées par les deux adversaires. Au début de la campagne les deux armées disposaient de compagnies de mitrailleuses sur roues formant des batteries de 8 pièces chez les Russes, de 6 pièces chez les Japonais. Après la bataille du Yalou, celles des Russes furent remplacées par des mitrailleuses sur trépied formées en compagnies de montagne et compagnies montées. Les deux adversaires surent en diverses cir-

¹ De Négrier. *Quelques enseignements de la guerre russo-japonaise*.

constances les employer à propos et en obtinrent de bons résultats.

* * *

Les événements de la guerre russo-japonaise confirment en somme les enseignements de la guerre du Transvaal. Ils font ressortir à nouveau et de façon péremptoire l'influence de l'instruction individuelle de l'homme, de son éducation civique et morale. Ils montrent une fois de plus qu'il n'y a rien à attendre de la résistance passive; que si la puissance du feu, la vitesse du tir, la portée] plus grande et la trajectoire plus tendue des armes modernes donnent plus de force à la défensive, celle-ci ne peut être efficace que si elle peut, et sait à propos, user du mouvement pour passer à l'offensive.

Ses péripéties font ressortir de façon éclatante la nécessité absolue d'une liaison intime entre les trois armes qui doivent agir de concert et n'avoir en vue que le but commun, à peine d'échouer misérablement.

* * *

Il nous reste à passer une revue rapide des innovations et des inventions qui, depuis le début du siècle, ont pu, non pas modifier précisément la tactique, mais exercer sur elle une influence, faciliter d'un côté le commandement des troupes, rendre, de l'autre, plus difficile la conduite des armées et l'utilisation des unités dans le terrain.

Au point de vue de l'exploration rapprochée, nous avons vu que l'on avait employé avec plus ou moins de succès les aérostats captifs, soit sous la forme de ballons, soit sous celle de « drachen ».

Les ballons libres avaient été utilisés avec succès en 1870-71 pendant la défense de Paris, pour communiquer avec les armées de province. Pendant le siège même, Dupuy de Lôme construisait un ballon dirigeable ¹. Il ne fut terminé qu'en 1872 et donna de bons résultats aux essais. A la même époque, en Allemagne, on essayait le dirigeable Haenlein; plus tard en 1883 les frères Tissandier, puis en 1884 les capitaines Renard et Krebs, du parc d'aérostation de Meudon, construisirent et éprouvèrent des dirigeables, et quinze ans plus tard, en 1897, on voit voler en Allemagne le dirigeable *Deutschland*, et en 1898 le ballon mé-

¹ En 1850 essais de Jullien, en 1852 essais de Giffard en France.

tallique Schwartz. En 1901, le premier *Zeppelin* du type rigide évolue dans les airs ; la même année le brésilien Santos-Dumont circule avec aisance avec son semi-rigide au-dessus de Paris et, en 1902, le *Lebaudy*, construit par l'ingénieur Juliot, offre un modèle plus parfait qui fait faire un pas décisif à l'aérostation militaire. L'armée française est peu après dotée de ces appareils semi-rigides que construit aussi le parc d'aérostation de Chalais-Meudon. En Allemagne on donne la préférence au type rigide du système Zeppelin et, dans l'un et l'autre pays, on est arrivé à construire de véritables flottilles de ces navires de guerre aériens aptes à l'exploration stratégique comme à l'exploration tactique.

A fin 1911, l'Allemagne possède dix-sept dirigeables et va en porter le nombre à vingt-huit ; la France dispose de dix de ces appareils, la Russie de cinq, l'Autriche de quatre, l'Espagne de deux, l'Italie de deux aussi. En Suisse, il n'en a été fait usage que dans un but d'excursion et l'armée n'en est pas dotée ; elle possède par contre des ballons captifs du type drachen.

On s'efforçait depuis longtemps de construire des appareils à voler et sans nous arrêter à l'infortuné Icare, nous mentionnerons que Léonard de Vinci avait projeté une de ces machines. Mais, ce sont dans les temps modernes, en France, le colonel Krebs et le capitaine Ferber ; en Allemagne Lilienthal, et Langley aux Etats-Unis qui sont les créateurs du plus lourd que l'air et de l'aviation ¹. Les premiers essais portèrent d'abord sur des appareils à glissement, des planeurs, et peu à peu on arriva à les munir de propulseurs actionnés par des moteurs légers, Wright 1903, Ferber 1905, Santos-Dumont 1906, Blériot, etc., etc. Depuis cette époque, en France puis en Allemagne, l'aviation a pris un développement considérable, et aux manœuvres françaises de 1909, 1910 et 1911, comme aux manœuvres allemandes, on s'est servi de ces appareils pour l'exploration éloignée ou rapprochée, ainsi que pour celle du champ de bataille et pour établir la liaison entre des armées, des corps d'armée et des places fortes. En Suisse les expériences faites aux manœuvres n'ont pas donné des résultats bien satisfaisants.

A la fin de 1912, d'après la *Militär Zeitschrift*, la France disposerait de 450 pilotes et de 500 aéroplanes ; la flottille aérienne

¹ Le Brésil revendique aujourd'hui l'invention des « plus lourds que l'air », que le prêtre Bartholomeu Lorenzo, de Gusmao, aurait expérimenté avec succès en 1709.

de l'Allemagne serait de 150 machines avec 140 pilotes ; celle de l'Angleterre compterait 65 appareils et 60 pilotes ; celle de l'Italie 50 et 35 pilotes, et l'Autriche disposerait de 20 engins et de 25 pilotes.

Aussitôt ballons captifs, libres, dirigeables ou aéroplanes en usage, on se préoccupa du moyen de les neutraliser et de les détruire. On inventa une série complète d'armes destinées à empêcher leur exploration et même leur action offensive, puisqu'il est question non seulement d'armer les dirigeables et les aéroplanes, mais aussi de les munir de sortes de grenades qu'ils laisseraient tomber sur les dirigeables ou les groupes ennemis. Les Allemands, en 1870-71, avaient imaginé un mousquet sur chariot pour faire la chasse aux ballons libres. Depuis on a construit, en Allemagne, des pièces d'artillerie à affût spécial capables de tirer sous des angles de 70° et à 5 1/2 kilomètres, et des canons fixes pour la poursuite des dirigeables. Il convient de noter ici que les aéroplanes ne peuvent circuler pour remplir leur mission, à moins de 5 à 600 m. de hauteur, à peine de se trouver dans la zone efficace des armes ordinaires de l'infanterie. Des voitures automobiles ont été armées pour leur donner la chasse ¹.

Puisque nous parlons des voitures automobiles, notons que leur grande vitesse et la rapidité avec laquelle elles circulent les a fait adopter dans toutes les armées où elles sont largement utilisées par le commandement et les états-majors pour les aider à remplir leurs missions diverses sur le champ de bataille.

Pour les transports de l'arrière, comme pour porter rapidement des fractions de troupes sur un point donné, on utilise aussi les camions et voitures automobiles. Des essais de transport de corps de troupes faits en Angleterre n'ont pas donné les résultats attendus.

Au point de vue des liaisons et de la transmission des renseignements, les signaux optiques au moyen d'appareils spéciaux ont permis de communiquer à grande distance. Il en est de même des postes fixes ou mobiles de télégraphie sans fil en usage dans diverses armées et qui permettent de transmettre presque instantanément les renseignements du service d'explo-

¹ L'ingénieur Bohle, de Hambourg, aurait inventé un aérostat dirigé au moyen des ondes hertziennes qui pourrait servir de torpilleur en temps de guerre, de cible en temps de paix.

ration, voire des ordres, aussi bien dans l'armée de campagne qu'entre celle-ci et son commandement, les places fortes, etc., et même des dirigeables aux stations terrestres.

Il convient aussi de mentionner les compagnies de cyclistes et les éclaireurs montés de l'infanterie employés en France tous deux comme agents d'exploration. Les compagnies cyclistes sont attribuées aux bataillons de chasseurs à pied sur la frontière de l'Est et leur rôle semble être le même que celui de la cavalerie, éclairer et se saisir de points d'appui, apparaître à l'improviste sur tel ou tel point. Dans les manœuvres on a réuni plusieurs compagnies en bataillons et l'on a obtenu de bons résultats de leur activité. On en a aussi attaché aux divisions de cavalerie.

En Allemagne, les cyclistes sont également affectés à la cavalerie. En Italie et en Angleterre il existe des bataillons cyclistes. En Italie on les a fait manœuvrer avec artillerie et mitrailleuses comme de la cavalerie¹.

L'application pratique à la guerre de toutes ces inventions, a indubitablement une influence sur l'emploi des moyens tactiques sur le champ de bataille, et le « vide du champ de bataille » qu'avaient provoqué déjà la portée efficace plus grande des armes et l'emploi des poudres sans fumée, sera encore plus réel qu'auparavant. En effet, si les progrès des armes à feu avaient nécessité un fractionnement, des intervalles et des distances plus grandes à l'intérieur des groupes engagés au combat, ceux-ci devront plus encore que par le passé s'efforcer d'échapper aux vues. On peut dès lors prévoir que l'on devra profiter de la nuit pour effectuer les mouvements des troupes et atteindre des couverts afin de dérober non seulement sa marche mais sa présence même aux investigateurs aériens. Mais ces moyens nouveaux d'investigation donneront-ils des renseignements plus précis et sur lesquels on puisse se baser avec plus de certitude que sur ceux obtenus par les moyens anciens? Là est toute la question et l'on peut je crois le mettre en doute, tout au moins à la suite des expériences faites, car il y aura toujours, et quels que soient les moyens employés, des erreurs d'appréciation considérables.

* * *

¹ Voir *La question cycliste*, par le capitaine B. de Cèrenville, *Revue militaire suisse*, nos 1 à 3, 1900.

Au début du XX^e siècle c'est beaucoup plus par des modifications dans la fabrication des poudres, dans la forme et la construction des projectiles que par des perfectionnements dans les armes elles-mêmes que l'on s'est efforcé de progresser.

Au moyen des poudres progressives et en transformant les projectiles, on a obtenu une trajectoire beaucoup plus tendue, et l'on a porté à 800 mètres la distance du but en blanc des armes à feu portatives.

Le calibre de tous les fusils actuellement en service varie de 6¹/₂ à 8 millimètres, et l'approvisionnement en cartouches porté par l'homme est de 120 à 160 dans les armées européennes. La quantité transportée par les échelons de munitions varie de 100 à 200 cartouches.

Les magasins ont été remplacés partout par des chargeurs contenant cinq cartouches, sauf en France où le magasin du Lebel contient, comme on l'a dit, 8 cartouches.

On a étudié dans toutes les nations les fusils automatiques; mais il semble qu'aucune ne veuille, *la première*, adopter ce système, quoiqu'il paraisse certain que les principales puissances soient en mesure de mettre promptement en service des armes de ce modèle. Le Mexique seul en a armé ses troupes, il a adopté le système Mondragon à dix coups ¹.

Nulle part on ne renonce à se servir de la cavalerie comme arme de choc; mais comme elle sera fréquemment appelée, grâce à sa mobilité, à s'emparer de points d'appui qu'elle devra, provisoirement tout au moins, occuper et tenir, après l'avoir dotée de carabines et de mitrailleuses, on lui donne aujourd'hui la bayonnette, en France, en Allemagne et en Italie.

La guerre russo-japonaise montre que l'infanterie sera déjà sous le feu de l'artillerie à cinq ou six kilomètres, et à quatre kilomètres dans la zone de ses feux efficaces. De là la nécessité de fractionner plus tôt les troupes d'infanterie qui vont s'engager.

Le règlement d'exercice russe, paru depuis la guerre, prévoit que le bataillon se déploiera en colonnes de compagnie à la limite extrême des feux de l'artillerie, soit à 6000 m.; que ces colonnes, peu à peu et vers la distance de 4000 m., se diviseront en colonnes ou en lignes de sections, lesquelles entre 4000 et 2200 mètres se formeront sur un rang, et, à partir de 2000

¹ Calibre 7 mm. Vitesse de tir 60 coups à la minute. Vitesse initiale 712 m.

mètres seront déployées en tirailleurs. Le règlement ne donne pas ces distances comme absolues, mais il les indique dans un croquis annexe.

Dans les règlements des autres puissances, France 1904, Italie 1905/06, Angleterre 1905, Japon 1906/07, Autriche 1903, Allemagne 1909, comme dans le nôtre, il n'est pas question de distances.

Il est intéressant de remarquer qu'en France comme en Italie, on s'efforce de rechercher la décision plutôt en perçant la ligne adverse sur un point qu'en agissant par enveloppement. C'est par suite de cette tendance qu'il incombe forcément au commandement supérieur de déclancher l'attaque échelonnée en profondeur qui s'effectue sur un front restreint; car, le point favorable à cette attaque ne peut être décelé autrement que par le combat. Aussi, suivant le précepte napoléonien, on s'engage partout et l'on voit.

Suivant les méthodes allemandes, on s'efforce de fixer l'ennemi là où on le trouve, en l'attaquant avec toutes les forces disponibles; en même temps on travaille à l'envelopper. La tactique que ces méthodes préconisent admet donc le combat de rencontre qui en facilite et en prépare l'application; elle pousse ainsi à l'extrême l'esprit offensif.

Tandis que les Allemands assignent une zone d'action déterminée à chaque groupe de leurs troupes, en France c'est la nature du terrain qui détermine la formation de ces groupes, puisque les troupes recherchent tout d'abord la couverture dans le terrain sans détermination de secteurs.

Les troupes françaises et italiennes subordonnent leur action à une reconnaissance complète et préalable au moyen des rideaux et des détachements de couverture. En France on espère même, à l'aide de ces détachements, orienter les troupes adverses dans une direction déterminée, les manœuvrer de façon à agir ensuite avec le gros des forces dans la direction la plus favorable pendant le mouvement ainsi provoqué.

En somme, d'après les méthodes françaises, un large front sera tâté par les troupes de première ligne qui s'empareront de points d'appui. Au moyen de cette reconnaissance brutale, le commandement se rendra compte et décidera s'il veut engager la bataille sur le front reconnu ou non; il compte, au moyen de ce procédé, conserver sa liberté d'action et pouvoir choisir l'at-

titude ou la direction qu'il donnera au gros de ses troupes, et le moment, comme aussi le point où il livrera bataille.

Les méthodes allemandes, au contraire, toutes à l'offensive, recherchent l'engagement de toutes les forces au point de contact. Des colonnes latérales empoignent l'ennemi sur un flanc ou sur les deux flancs du front de combat ainsi fixé et l'enserrent comme dans des tenailles. Elles se proposent de lui ravir ainsi la liberté d'action qu'il recherche et de lui imposer leur volonté, en l'obligeant à combattre là où il sera accroché.

Les règlements de tous les pays insistent sur la nécessité d'obtenir au plus tôt la supériorité du feu et, pour y arriver, en France, on munit les troupes d'avant-ligne de batteries d'accompagnement, dont les sections appuient les troupes du rideau comme le faisaient autrefois les canons de bataillon.

Partout on admet que l'artillerie forme l'ossature de la bataille. Partout on prévoit que dès le début de l'action l'artillerie devra accompagner de son feu l'attaque de l'infanterie. On cherche à l'employer en grandes masses dès le principe et on la place en position d'attente, afin de pouvoir la faire intervenir le plus tôt possible; en position de surveillance, pour qu'elle intervienne brusquement et violemment.

En France, la tendance était de spécialiser le rôle des fractions d'artillerie sur le champ de bataille, en les répartissant en *batteries d'accompagnement, batteries d'infanterie, contre-batteries, batteries d'attaque*. Il semble que cette spécialisation présente des inconvénients et l'on en revient. Enfin, tandis qu'on y préconise l'arrosage de secteurs de terrain, dans d'autres armées on n'admet le tir que sur des buts déterminés. Partout on attache une grande importance à l'attaque ou à la surprise par le feu (*feuer überfall*); de là le tir par rafales que les Français emploient dans l'artillerie comme dans l'infanterie. La salve, autrefois en honneur dans l'infanterie de tous les pays, est abandonnée. On en fait usage encore dans l'artillerie.

On prévoit que la cavalerie disparaissant du front des armées dès le début de l'action agira, renforcée des cyclistes, sur les flancs ou les derrières du parti adverse, ou même interviendra pendant la bataille, soit par l'occupation provisoire de points ou de coupures importants qu'elle pourra saisir, soit par des charges sur le champ de bataille, mais en employant pour celles-ci des dispositifs moins denses que par le passé.

Telles sont rapidement résumées les idées en cours sur la tactique des trois armes. Celles-ci combineront les méthodes anciennes avec les nouvelles en alliant les formations minces aux formations profondes, l'occupation de secteurs de terrain ou même de positions au mouvement, afin de résoudre les problèmes et de faire face aux situations qui se présenteront sur le terrain. Ce ne sera que de cette façon et au moyen d'une collaboration de tous les instants, que les différentes armes parviendront à remplir la tâche qui leur incombera dans la bataille. Mais il ne faut pas perdre de vue que le feu et le mouvement seuls ne pourront pas toujours procurer un résultat décisif, et qu'alors, comme au moyen âge, ce sera le corps à corps qui amènera la décision.

* * *

Pour terminer, il convient de signaler de nouvelles modifications ou de nouveaux progrès apportés à l'armement et aux munitions depuis 1900.

Infanterie : l'Allemagne se sert de la balle S, la France de la balle D, projectiles nouveaux à l'aide desquels on obtient une meilleure trajectoire. L'Angleterre a adopté le fusil Lee Enfield, modèle 1903 de 7,9 mm. La Suisse, à la suite de l'adoption d'une nouvelle balle, transforme son fusil Schmidt-Rubin en un modèle nouveau.

Artillerie : l'Allemagne a complété l'armement de son artillerie par l'obusier lourd de campagne 1902 de 149,7 mm., percutant 7400 m., fusant 5600, qui emploie « l'Einheitsgeschoss » ou projectile unique fusant ou percutant à volonté. L'Autriche a adopté le canon de campagne 1905 de 76,5 mm., percutant 7000, fusant 6200 m., vitesse de tir 22 à 25 coups; les obusiers de 127 et 149 mm. percutant 6100 et 5600 m., fusant 5500 et 5000 mètres, vitesse de tir 6 à 8 et 3 à 5 coups. En Italie on emploie la pièce de campagne 1906 de 75 mm., 6800 percutant 6000 fusant, vitesse 30 coups et l'obusier de 105 mm. La Russie est armée du modèle 1902, calibre 76,2 mm., percutant 6600, fusant 5550 m., vitesse 20 coups, et de l'obusier 1908 de 120 mm., percutant 6800 m. L'Angleterre se sert de deux modèles de pièces de campagne, type 1902 de 76,2 mm. (13 ⌘) et 83,8 mm. (18 ⌘), percutant 8000, fusant 5760 m., vitesse de tir 29 coups,

d'un obusier 1902 de 127 mm., percutant 4500, fusant 3100 m. et d'un canon 1906 de 120 mm., percutant 13 600 m. La Suisse a réarmé son artillerie de campagne et se sert du canon de 75 mm., du canon de montagne de même calibre et d'obusiers de 120 mm.

Janvier 1912.

Lieutenant-colonel Et.-Ed. BOREL.

